

SEQUENCE CULTURE GENERALE ET EXPRESSION BTS  
THEME : A TOUTE VITESSE !

**Séance 1 : Prenons le temps de réfléchir « A toute vitesse ! »**  
**Exercices sur le vocabulaire du thème**

**1. Proposer des expressions et une métaphore comportant le mot « temps ».**

**2. Classer les mots ou expressions suivants dans un tableau en formulant les différentes entrées possibles. (Groupes de 2)**

accélération, aérodynamisme, allegro, atterroissement, bolide, circuit, contemplation, diffusion de l'information, élan, embouteillage, empressement, ennui, *flow* (rap), fulgurance, griserie, hâte, immédiateté, imminence, immobilité, immobilisme, indolence, inertie, information en temps réel, instantanéité, ivresse, lenteur, marche, méditation, optimisation, paralysie, paresse, patience, pesanteur, procrastination, promptitude, ralentissement, record, retard, rythme, slow, spontanéité, sprint, statisme, tapis volant, téléportation, tempo, temps médiatique, tergiversation, TGV, ubiquité, urgence, vélocité, virtuosité.

Expressions : vivre à cent à l'heure, vitesse de croisière, vitesse de la lumière, à la vitesse de l'éclair, tout schuss, vitesse grand V, excès de vitesse, course contre la montre, à toute allure, au pas de course, fast food, slow food, prendre de court, mur du son, en perte de vitesse, flux tendu, *blitzkrieg*, Formule 1, 24 heures du Mans, c'est un vrai marathon, fondre sur sa proie, perdre son temps, prendre son temps, tirer plus vite que son ombre, limitation de vitesse, mesure dilatoire, un train de sénateur, se hâter avec lenteur, *festina lente*, en mode accéléré, au ralenti, confondre vitesse et précipitation, *illico presto*, *Chi va piano, va sano e va lontano*, « *Citius, Altius, Fortius* », faire long feu, prendre de vitesse, à deux vitesses.

**3. Proposer un paragraphe synthétique sur les métaphores du temps. Lecture du texte de Nicole Aubert *Le Culte de l'urgence*.**

**Texte complémentaire : Raymond Devos (1922-2006), « Où courent-ils ? »**

<https://www.youtube.com/watch?v=B0OaMq5JgHk>

Excusez-moi, je suis un peu essoufflé ! Je viens de traverser une ville où tout le monde courait...Je ne peux pas vous dire laquelle... je l'ai traversée en courant. Lorsque j'y suis entré, je marchais normalement, mais quand j'ai vu que tout le monde courait... je me suis mis à courir comme tout le monde sans raison ! A un moment je courais au coude à coude avec un monsieur...

- Dites-moi... Pourquoi tous ces gens-là courent-ils comme des fous ?
- Parce qu'ils le sont ! Vous êtes dans une ville de fous ici... Vous n'êtes pas au courant ?
- Si, si, des bruits ont couru !
- Ils courent toujours !
- Qu'est-ce qui fait courir tous ces fous ?
- Tout ! Tout ! Il y en a qui courent au plus pressé. D'autres qui courent après les honneurs... Celui-ci court pour la gloire... Celui-là court à sa perte !
- Mais pourquoi courent-ils si vite ?
- Pour gagner du temps ! Comme le temps, c'est de l'argent, plus ils courent vite, plus ils en gagnent!
- Mais où courent-ils ?
- À la banque ! Le temps de déposer l'argent qu'ils ont gagné sur un compte courant. et ils repartent toujours courant, en gagnant d'autre !"
- Et le reste du temps ?
- Ils courent faire leurs courses au marché !
- Pourquoi font-ils leurs courses en courant ?
- Je vous l'ai dit, parce qu'ils sont fous !
- Ils pourraient tout aussi bien faire leur marché en marchant, tout en restant fous !
- On voit bien que vous ne les connaissez pas ! D'abord le fou n'aime pas la marche...
- Pourquoi ?
- Parce qu'il la rate !
- Pourtant, j'en vois un qui marche !?
- Oui, c'est un contestataire ! Il en avait assez de courir comme un fou, alors il a organisé une marche de protestation !
- Il n'a pas l'air d'être suivi ?
- Si, mais comme tous ceux qui le suivent courent, il est dépassé !
- Et vous, peut-on savoir ce que vous faites dans cette ville ?
- Oui ! Moi j'expédie les affaires courantes. Parce que même ici, les affaires ne marchent pas !
- Et où courez-vous là ?
- Je cours à la banque !
- Ah !... Pour y déposer votre argent ?
- Non ! Pour le retirer ! Moi je ne suis pas fou !
- Mais si vous n'êtes pas fou, pourquoi restez-vous dans une ville où tout le monde l'est ?
- Parce que j'y gagne un argent fou ! C'est moi le banquier !

Pour saisir la nature de cette mutation, il suffit de regarder les métaphores les plus courantes que l'on emploie à propos du temps et de noter leur évolution. La plus ancienne, la plus rebattue, celle qui a accompagné presque toute l'histoire de la pensée à propos du temps est certainement celle qui fait référence à l'idée de labilité, de flux et de « fuite » du temps : le temps « s'écoule », le temps « passe », le temps « fuit »... Cette idée associant le temps au flux d'un fleuve remonte au moins à Héraclite, sensible au changement perpétuel de l'univers et pour qui, on s'en souvient, « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve » et certainement à Marc-Aurèle, empereur philosophe pour qui le temps était « un fleuve fait d'événements ». Toujours présente, presque incontournable, tant elle exprime l'indissociable symbiose entre le temps et la vie qui, elle aussi, « s'écoule » et passe avec le temps, cette métaphore n'en pose pas moins un certain nombre de questions que souligne fort justement le physicien Étienne Klein : « Si le temps s'écoule, par rapport à quoi s'écoule-t-il ? Nous sommes dans le temps mais le temps, lui, dans quoi est-il ? S'il est comme un fleuve, qu'est-ce qui fait office de lit ? Quelles sont les berges du temps, quel est pour le temps l'équivalent des berges du fleuve ? La métaphore postule subrepticement l'existence d'une réalité intemporelle dans laquelle passe le temps... »

Le second groupe de métaphores, plus contemporaines mais surtout rattachées à une conception occidentale du temps a trait à la notion de possession et de rentabilité : « Avoir du temps », « manquer de temps », « perdre son temps », « gagner du temps » dévoilent que le temps, par essence insaisissable, se présente à nous comme une donnée quantitative que nous cherchons justement à saisir, à posséder, que nous voulons soumettre et dominer. Dans cette conception, le temps est un objet, un bien que l'homme cherche à acquérir et les termes en question sont étroitement corrélés à l'identification du temps à l'argent, propre à la mentalité capitaliste (« souviens-toi que le temps, c'est de l'argent », rappelle Benjamin Franklin dans ses « Conseils indispensables à celui qui veut devenir riche »). Cette conception du temps est complètement dominante dans notre société et sous-tend totalement notre manière contemporaine d'appréhender le temps. Nous en verrons les implications.

Il est cependant un troisième type de métaphores concernant le temps, beaucoup plus récent — une douzaine d'années au maximum — mais qui a envahi à une vitesse foudroyante le champ des représentations contemporaines à propos du temps. Toutes les analyses économiques et sociales actuelles font en effet dorénavant état de la contraction du temps, de l'accélération du temps, de la compression du temps, induites par la mondialisation et le fonctionnement « en temps réel » de l'économie. Il ne s'agit pas, bien au contraire, de nier les mutations économiques considérables qui ont conduit à l'émergence de ces métaphores mais simplement de souligner que, tout comme la métaphore du flux, elles confèrent au temps une dimension ontologique en lui donnant un statut autonome, indépendant des êtres, des choses ou des processus qui l'auraient conduit, dans le premier cas, à s'écouler ou, dans le dernier, à se contracter, s'accélérer ou se comprimer. Ronsard avait déjà réajusté la métaphore du temps qui fuit en rappelant que ce sont les êtres qui passent et non le temps : « Le temps s'en va, le temps s'en va, Madame, las, le temps non, mais nous nous en allons... » Il nous appartient de rectifier la dernière en montrant que, là encore, ce sont les individus — et non le temps — qui accélèrent toujours davantage, se contractent et se compriment toujours plus pour répondre aux exigences d'une économie et d'une société qui tournent à vitesse toujours plus grande, exigent des performances toujours plus poussées et des actions toujours plus immédiates. Pour y répondre, nous sommes plus que jamais conduits à vouloir non seulement posséder le temps mais, plus encore, le dominer, en être maîtres, bref à vouloir triompher du temps. Les enfants de Chronos ont engagé un combat « titanique » dont les effets en retour se font déjà sentir.

## Séance 2 : A toute vitesse, un principe de la modernité ?

**Documents : Hartmut Rosa<sup>1</sup>, *Aliénation et accélération, vers une théorie critique de la modernité tardive*, 2012.**

### Extrait 1

Il est tout à fait évident qu'il n'existe aucun mode d'accélération unique et universel qui accélère *tout*. Au contraire, beaucoup de choses *ralentissent*, comme le trafic dans un embouteillage, tandis que d'autres résistent contre vents et marées à toutes les tentatives de les faire passer plus vite, comme le rhume. Néanmoins, il est certain qu'il y a beaucoup de phénomènes sociaux auxquels le concept d'accélération peut être appliqué de manière pertinente. Les athlètes semblent courir et nager de plus en plus vite ; les fast-foods, le *speed-dating*, les siestes éclairs et les *drive-through funerals*<sup>2</sup> semblent témoigner de notre détermination à accélérer de nos actions quotidiennes, les ordinateurs sont de plus en plus rapides, les transports et la communication demandent seulement une fraction du temps nécessaire il y a un siècle, les gens paraissent dormir de moins en moins (des scientifiques ont découvert que la durée moyenne du sommeil a baissé de deux heures depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et de trente minutes depuis les années 1970), et même nos voisins semblent emménager et déménager de plus en plus fréquemment.

Cependant, même si nous pouvons démontrer que ces changements ne sont pas accidentels mais suivent au contraire une logique systématique, ont-ils une caractéristique commune qui permettrait de les rassembler sous le concept unique d'accélération sociale ? Pas directement selon moi. Quand on observe de plus près cet éventail de phénomènes, il devient plutôt évident que nous pouvons les séparer en trois catégories analytiquement et empiriquement distinctes, à savoir l'accélération technique, l'accélération du changement social et l'accélération du rythme de vie.

### Extrait 2

**Résumez le texte suivant au quart de sa longueur (117 mots, 10% de plus ou de moins : 105 entre et 129).**

La première, la plus évidente et la plus facilement mesurable des formes d'accélération est l'accélération intentionnelle des processus *orientés vers un but* dans le domaine des transports, de la communication et de la production, qui peut être définie comme *accélération technique*. De plus, les nouvelles formes d'organisation et d'administration qui sont conçues pour accélérer des opérations comptent également comme des exemples d'accélération intentionnelle, orientée vers un but. Bien qu'il ne soit pas toujours facile de mesurer la vitesse moyenne de ces processus (...) la tendance générale dans ce domaine est indéniable. Ainsi, on dit que la vitesse de la communication a augmenté de 107%, la vitesse des transports personnels de 103% et la vitesse du traitement des données de 1010%.

C'est principalement cet aspect de l'accélération qui est au centre du concept de « dromologie » de Paul Virilio, un récit de l'accélération historique qui passe de la révolution des transports à celle des transmissions et finalement à la révolution imminente des « transplantations » en germe dans les possibilités émergentes de la biotechnologie. Les effets de l'accélération technique sur la réalité sociale sont sans aucun doute énormes. En particulier, ils ont complètement transformé le « régime spatio-temporel » de la société, c'est-à-dire la perception et l'organisation de l'espace et du temps dans la vie sociale. Ainsi, la priorité « naturelle » (c'est-à-dire anthropologique<sup>3</sup>) de l'espace sur le temps dans la perception humaine qui est enracinée dans nos organes sensoriels et dans les effets de la gravité, permettant de distinguer immédiatement ce qui est « au-dessus », et « en dessous », « devant » et « derrière », mais pas entre ce qui est « plus tôt » ou « plus tard », semble s'être inversée : à l'ère de la mondialisation et du règne de l'actualité que représente Internet, le temps est de plus en plus conçu comme un élément de compression ou même d'annihilation<sup>4</sup> de l'espace. Il semble que l'espace « se contracte » virtuellement par la vitesse des transports et de la communication. Ainsi, mesuré en fonction du temps nécessaire pour franchir la distance entre, par exemple, Londres et New York, l'espace s'est rétréci, depuis l'époque préindustrielle des navires à voiles jusqu'à celle des avions à réaction, pour finir par mesurer un soixantième de sa taille d'origine : là où il fallait environ trois semaines, il faut maintenant à peu près huit heures. Dans ce processus, l'espace, à bien des égards, perd de son importance pour l'orientation dans le monde de la modernité tardive.

<sup>1</sup> Sociologue et philosophe allemand.

<sup>2</sup> Voir prolongement ci-dessous.

<sup>3</sup> Du point de vue de l'homme.

<sup>4</sup> Suppression.

**Prolongement à la séance 2 : Marion Jort, « Des chambres funéraires accessibles en drive au Japon », <https://www.huffingtonpost.fr/2017/09/06>**

*Les invités n'auront plus besoin de sortir de leur voiture.*

**INSOLITE** - Pour la première fois dans le pays, l'entreprise japonaise Kankon Sousai Aichai va expérimenter des chambres funéraires accessibles sans avoir à sortir de sa voiture dans la préfecture de Nanago. Une sorte de drive, mais dans un salon funéraire.

Le principe ? Comme dans un fast-food, les invités pourront faire la queue dans leur véhicule, avant d'atteindre un guichet où un livre de doléances sera mis à leur disposition. Il sera aussi possible de faire des dons ou de faire brûler de l'encens pour rendre hommage au défunt, via un petit appareil électronique. Du côté de la famille en deuil, elle pourra suivre et guider les déplacements et les voitures directement depuis le guichet du drive.

### **Déjà expérimenté aux Etats-Unis**

Dans une interview au Japan Times, le gérant de l'entreprise Masao Ogiwara a tenu à rappeler que ce nouveau service sera principalement destiné aux personnes avec des problèmes de mobilité ou aux personnes âgées. "Dans l'ensemble, cela permettra de réduire le temps d'attente des funérailles d'un quart, voire un tiers", explique-t-il.

Ce besoin en gain de temps s'explique par le vieillissement important de la population Japonaise. Comme le rapporte l'article du Japan Times, le nombre annuel de décès au Japon devrait atteindre 1,43 million en 2020 et 1,53 million en 2025 selon les chiffres de l'Institut national de la recherche sur la population et la sécurité sociale.

Ce principe de drive funéraire n'est pas nouveau. Il existe déjà dans plusieurs états des Etats-Unis, à Memphis, dans le Michigan ou en Californie. En 2014, l'agence Associated Press a réalisé un reportage lors de l'ouverture de "Paradise Funeral Chapel", qui avait lancé le concept.

### Séance 3 : Pourquoi va-t-on vite ?

#### Supports :

- Zazie, *Essenciel*, « Speed », 2018 <https://www.youtube.com/watch?v=LA7T0GSjzg0>
- Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération, vers une théorie critique de la modernité tardive*, 2012.
- Nicole Aubert, *Le Culte de l'urgence, La société malade du temps*, 2003.
- Pierre Sansot<sup>5</sup>, *Du bon usage de la lenteur*, 1998.
- Photomontage sur la Bourse, <http://www.economiamatin.fr/news-krach-bourse-valeurs-bulle-explosion-tensions-perdes-argent-risque>
- Hartmut Rosa, *Accélération, Une critique sociale du temps*, 2011.
- Jean-Philippe Domecq, *Ce que nous dit la vitesse*, 2000.
- Philippe Besson, *Vivre vite*, 2014.
- Photographie AFP « Usain Bolt crosses the finish line to win the men's 100m final at the athletics event during the Olympic Games », London 2012.

#### Document 1 : Zazie, *Essenciel*, « Speed », 2018.

Depuis le temps que tu dors  
Ça fait des mois, des mois que tu hibernes  
Que tu sors pas de ta caverne  
T'as beau tout faire pour le cacher  
Sous tes airs d'ours mal léché  
Tu vibres encore  
Tu vibres encore  
Allez, debout, allez, sors  
Je te sens battre au fond de moi  
T'es pas tout neuf, mais pas si vieux  
Non, t'es flambant vieux  
Et tu speedes encore  
Oui, tu speedes encore  
Réveille-toi, fais pas le mort  
L'univers ne s'arrête pas  
Parce qu'on n'a plus voulu de toi  
Allez hop  
Tu es libre alors  
Oui, libre encore  
Allez, quitte ce corps sage  
Bats plus vite que ton âge  
Sors de ta cage  
Allez hop  
Speed encore  
Speed encore  
Bats, mon cœur  
Cogne et sors  
De ce corps  
Allez hop  
Speed encore  
Speed encore

---

<sup>5</sup> Anthropologue, philosophe et sociologue.  
Claire BOSCH – Delphine DELANSAY

Bats, mon cœur  
Et sors  
De ce corps  
Allez hop  
Speed encore  
Mon cœur, sors  
Sors  
De ce corps  
Allez hop  
Allez hop  
Speed encore  
Allez hop  
Allez hop  
Allez hop  
Allez hop  
Allez hop  
Allez hop-

## I. L'IMPERATIF SOCIÉTAL ou LA SOCIÉTÉ DE L'URGENCE

**Document 2 : Hartmut Rosa<sup>6</sup>, *Aliénation et accélération, vers une théorie critique de la modernité tardive*, 2012.**

Lorsqu'on cherche les mécanismes qui sous-tendent et relient les processus d'accélération et de croissance dans la société moderne, il ne peut y avoir de doute sur le fait que les principes essentiels et les lois du profit inhérents à l'économie capitaliste jouent ici un rôle majeur<sup>7</sup>. La simple équation liant le temps et l'argent contenue dans la célèbre phrase de Benjamin Franklin est vraie à plusieurs égards. [...]

Cependant, dans la société moderne, le principe de la concurrence (ou de la compétition) excède largement la sphère économique (orientée vers la croissance). En fait, c'est le mode dominant de distribution dans à peu près toutes les sphères de la vie sociale et par conséquent un principe central de la modernité, comme l'a montré Talcott Parsons. [...] Cela va de soi dans les domaines économique et sportif, mais c'est aussi vrai en politique (le privilège et la position de pouvoir sont donnés à la personne ou au parti qui remporte une compétition électorale), en science (les positions d'un professeur ou d'un chercheur, ainsi que les ressources nécessaires à l'accomplissement de projets scientifiques, sont obtenues après une lutte concurrentielle), dans les arts (où vous devez battre vos concurrents soit- en vendant plus de tickets de cinéma, plus de livres ou plus de disques, c'est-à-dire dans le marché libre, soit en impressionnant un jury) et même dans le domaine de la religion (les confessions et les Eglises se font concurrence pour attirer les fidèles).

**Document 3 : Nicole Aubert<sup>8</sup>, *Le Culte de l'urgence, La société malade du temps*, 2003.**

La principale explication de ce règne de l'urgence est de nature à la fois économique et technologique. [...] Elle tient à la transformation du mode de régulation de nos sociétés occidentales, passées progressivement d'une organisation contrôlée par l'Etat à une régulation assurée dans l'instantanéité par la logique des marchés

---

<sup>6</sup> Sociologue et philosophe allemand.

<sup>7</sup> Rôle majeur des principes et lois inhérents à l'économie capitaliste : économiser du temps, c'est réduire les coûts et devenir concurrentiel / les principes du crédit et de l'intérêt obligent les investisseurs à rechercher un retour sur investissement et une circulation de capital e plus en plus rapide / innover, c'est être devant les concurrents, obtenir des profits supplémentaires, rester compétitif.

<sup>8</sup> Psychologue.

financiers. C'est donc la logique du Marché qui, en s'appuyant sur la révolution survenue dans le domaine de l'information par la fusion des télécommunications et de l'informatique, et en trouvant dans cette révolution de l'instantanéité une nouvelle forme d'expression de sa puissance, constitue l'un des fondements économiques du bouleversement de notre culture temporelle. Ces deux phénomènes sont en effet conjugués pour instaurer le règne d'une économie financière régie par la dictature du « temps réel » et de l'immédiateté des réponses aux sollicitations du marché. En utilisant l'instantanéité induite par les nouvelles technologies, la logique du marché, avec ses exigences, a donc imposé sa temporalité propre conduisant à l'avènement d'une urgence généralisée<sup>9</sup>.

#### Document 4 : Pierre Sansot<sup>10</sup>, *Du bon usage de la lenteur*, 1998.

Ce qui est nouveau, c'est que l'agir (qui dépasse les frontières du travail) apparaît aujourd'hui comme une valeur supérieure, comme si, faute d'agir, un individu s'exténue et disparaissait. De ce fait, les rêveurs, ceux qui contemplent ou qui prient, qui aiment silencieusement ou qui se contentent du plaisir d'exister, dérangent et sont stigmatisés. Les penseurs, les idéologues reconnus ont opéré un glissement considérable. D'un exercice nécessaire à la constitution de notre personne, ils sont passés à un éloge de l'action, quelle qu'en soit la nature.

#### Document 5 : Photomontage sur la Bourse



<sup>9</sup> A l'entreprise puis à la vie des hommes.

<sup>10</sup> Anthropologue, philosophe et sociologue.

## II. POURQUOI L'HOMME ACCEPTE-T-IL DE VIVRE A TOUTE VITESSE ?

### Document 6 : Hartmut Rosa, *Accélération, Une critique sociale du temps*, 2011.

C'est une autre alternative<sup>11</sup> qui s'est imposée et semble être devenue la réponse exclusive au problème de la mort dans la modernité avancée : la représentation selon laquelle *profiter à un rythme accéléré des diverses opportunités du monde*, en « vivant plus vite » permettrait de réduire le hiatus entre temps du monde et temps de la vie<sup>12</sup>. Pour comprendre cette idée, il faut garder à l'esprit que la question du sens de la mort est indissociablement liée à celle de la « vie bonne », de la vie qu'il convient de mener. Car la représentation de la *vie bonne* qui devient dominante dans l'histoire, consiste à entrevoir la vie comme *ultime occasion*, c'est-à-dire à mettre à profit la durée de la vie sur terre accordée à chaque individu de manière aussi intensive et universelle que possible, avant que la mort ne lui mette un terme définitif – (...) la *vie bonne* serait une *vie bien remplie*, ce qui signifie une vie où l'on profite autant que possible de tout ce que le monde peut offrir, et où l'on exploite aussi largement que possible ses potentialités et ses possibilités.

### Document 7 : Jean-Philippe Domecq<sup>13</sup>, *Ce que nous dit la vitesse*, 2000.

Enzo Ferrari titra son autobiographie : *Mes joies terribles*. Il condensait par-là l'indissoluble lien de la jouissance et de la mort qui fait la pleine conscience de notre condition. Et qui fait la passion de la course automobile, aussi bien côté joueurs que côté spectateurs. En ce sens, la course automobile est un rituel de rappel. Une course de Formule 1, c'est la joie prise au bord de sa soudaine disparition possible. Le circuit le figure bien : la trajectoire idéale consiste à décupler la vitesse, source de jouissance, en frôlant la sortie de piste, qui abolit tout. La jouissance, son frisson, est proportionnelle au risque pris. Si ça passe au bord, juste au bord, à fond comme jamais, ça passe simultanément dans les nerfs de celui qui tient le volant. Et de celui qui observe en connaissance de cause.

Notre vie n'est-elle pas cette image, quand nous en reprenons une conscience aiguë. Nous allons entre Eros et Thanatos, entre désir et mort nous allons, mais la plupart du temps nous croyons large la voie entre les deux, alors que l'un répond à l'autre qui lui répond. Que la plupart d'entre nous préfèrent inconsciemment laisser dans le flou la joie de vivre et se détournent de la claire perception qui nous met nez à nez avec *l'à quoi bon vivre*, ça se comprend. Nous n'avons pas moins peur de la mort que du désir qui y répond ; car il faut le vivre, le désir, or il est si intense et il demande à être réalisé.

### Document 8 : Philippe Besson<sup>14</sup>, *Vivre vite*, 2014.

Winton, Dean évoque son fils, James Dean<sup>15</sup>.

Je lui ai donc acheté une automobile. [...]

Ce cadeau nous a rapprochés : comment aurais-je pu deviner où le conduirait sa passion des voitures ?

Il aimait trop la vitesse, les sensations fortes, de toute façon. Aucun de nous n'aurait pu empêcher ce qui est arrivé. [...] Je me rappelais le sourire insouciant qui barrait son visage lorsqu'il me commandait de grimper à bord de la Chevrolet pour m'emmener au bowling, il s'amusait à me faire peur, accélérail dans les virages, fonçait sur les routes droites, se livrait à des embardées et riait de me voir si peu rassuré. Je ne me doutais pas que ce sourire finirait, un jour, dans un amas de tôle froissée sur une des routes de notre Californie.

---

<sup>11</sup> Autres manières d'échapper à la détresse morale née du sentiment de notre finitude : adopter une attitude d'indifférence stoïque, nier le monde et la vie, accéder à l'éternité par ses œuvres (politiques ou artistiques)...

<sup>12</sup> Hartmut Rosa distingue le temps du monde et le temps de la vie en raison d'une disproportion entre les options pratiquement inépuisables qu'offre le monde et la quantité limitée de possibilités effectivement réalisables dans une vie individuelle.

<sup>13</sup> Romancier et essayiste français.

<sup>14</sup> Romancier et dramaturge français.

<sup>15</sup> Acteur américain (1931-1955).

**Document 9 : Photographie AFP « Usain Bolt crosses the finish line to win the men's 100m final at the athletics event during the Olympic Games », London 2012.**



Questions :

1. **Travail à la maison** : Remplir le tableau suivant sur la nature des documents.
2. Quelles sont les diverses formes d'expression de la vitesse dans le clip de Zazie ?
3. Entraînement à l'Écriture Personnelle à partir du sujet suivant : **L'homme choisit-il de vivre à toute vitesse ?**

	Hartmut Rosa, <i>Aliénation et accélération, vers une théorie critique de la modernité tardive</i> , 2012	Nicole Aubert, <i>Le Culte de l'urgence, La société malade du temps</i> , 2003.	Pierre Sansot, <i>Du bon usage de la lenteur</i> , 1998.	Hartmut Rosa, <i>Accélération, Une critique sociale du temps</i> , 2011.	Jean-Philippe Domecq, <i>Ce que nous dit la vitesse</i> , 2000.	Philippe Besson, <i>Vivre vite</i> , 2014.
Littérature d'idées ou de fiction						
Nature des documents						
Indices du paratexte et du texte justifiant la nature du document						

## Séance 4 : Faut-il vivre à toute vitesse ?

- Hitchcock *La Mort aux trousses*, 1959 [de 1' à 4'57].
- Déborah Corrèges, « La tyrannie de la vitesse », *Sciences Humaines*, n°239, Juillet 2012
- Nicole Aubert, *Le Culte de l'urgence, La société malade du temps*, 2003.
- Anne-Laure Gannac, « Le jour où j'ai décéléré », <https://www.psychologies.com>, 5 avril 2018.
- Sénèque *De Brevitate vitae*, VII, 5-7, Ier s. avant et après J-C.
- « Sais-tu tout ce que tu manques? ». Campagne de la sécurité routière québécoise, 2015.

### Document 1 : Déborah Corrèges, « La tyrannie de la vitesse », *Sciences Humaines*, n°239, Juillet 2012

Cette modification perceptive du temps est fondée. Les faits témoignent indéniablement d'une « accélération technique » – la plus visible et documentée : l'augmentation de la vitesse de déplacement, de transmission de l'information et de production. Dans ces domaines, la technique nous permet d'effectuer, par rapport à nos grands-parents, les mêmes actions dans un temps beaucoup plus court. L'histoire de la vitesse de transport – de la marche à pied au navire à vapeur, au vélo, à l'automobile, au train à grande vitesse (TGV), à la fusée spatiale – montre que l'on effectue la même distance en beaucoup moins de temps. Pareil pour le transport des informations : alors qu'il fallait des semaines aux messagers à cheval et aux pigeons voyageurs pour transmettre des informations, le temps requis avec Internet est celui d'un simple clic.

Pourquoi sommes-nous alors débordés, en manque de temps, alors que la technique est censée nous en avoir libéré ? Voici l'un des plus grands paradoxes : plus nous gagnons du temps, moins nous en avons. Le calcul, illogique, interpelle. Où sont alors tous ces gains de temps, ce nouveau « temps libre » généré par la technique ? Remis en circuit. Comme le souligne H. Rosa, « nous produisons plus vite mais aussi davantage », les gains de temps étant ainsi absorbés par l'augmentation de la croissance. Voilà le problème : l'homme moderne est si gourmand qu'il veut parcourir, transmettre, produire trois fois plus (de distance, d'informations, de choses) alors même que la technique lui permet d'aller seulement deux fois plus vite. Si bien qu'il en vient à avoir moins de temps que son congénère en avait au siècle dernier.

Par conséquent, un sentiment d'urgence, anxiogène, pousse à accélérer la cadence. Ce qui entraîne, selon H. Rosa, une « accélération du rythme de vie », qualifiée de « densification » ou « intensification du temps quotidien », dans le but d'effectuer plus d'actions dans une même unité de temps. Selon l'auteur, l'homme use de deux stratégies pour y arriver.

La première consiste à augmenter immédiatement la vitesse d'action, consacrant ainsi moins de temps qu'auparavant à une même activité. À cet égard, les enquêtes de l'Institut national du sommeil et de la vigilance révèlent en effet que les Français dorment une heure et demie de moins que dans les années 1950 et deux de moins qu'au début du XXe siècle. On passerait également moins de temps à cuisiner. Selon l'Insee (Institut national de la statistique et des études économiques), la part des dépenses de repas en conserves et en produits surgelés a presque été quadruplée depuis 1960. Un ménage sur deux pratique le plateau-repas au moins une fois par semaine, sans compter l'essor du *fast-food*.

La seconde stratégie consiste à effectuer plusieurs activités en même temps, de façon à optimiser le temps présent. Ce que les Américains appellent le *multitasking* (le multitâches), comme travailler durant le temps d'un transport en train, plutôt que de discuter avec son voisin ou contempler le paysage. Ou bien faire réciter les devoirs de son enfant pendant que l'on lave la vaisselle. Ces tâches que nous effectuions auparavant moins vite et l'une après l'autre, c'est-à-dire successivement, s'effectuent aujourd'hui plus vite et en même temps, c'est-à-dire simultanément.

**Document 2 : Nicole Aubert<sup>16</sup>, *Le Culte de l'urgence, La société malade du temps*, 2003.**

Galvanisés<sup>17</sup> par l'urgence, parfois presque « shootés » à cette nouvelle forme de drogue, certains ont besoin de ce rythme pour se sentir exister intensément. Tels les héros d'une épopée contemporaine, ils ressentent l'ivresse d'accomplir des exploits en temps limité et de vaincre la mort en triomphant du temps. Pour d'autres, la perte du lien social, un travail dématérialisé et dépourvu de sens, la dépossession du sens de leur action conduit à un désinvestissement amer et morose. Dans certains cas, le climat de pression et d'urgence est tel qu'il confine à l'hystérie et corrode<sup>18</sup> les relations interpersonnelles, tout comme les individus eux-mêmes qui, parfois, « déconnectent » brutalement, comme sous l'effet d'une surchauffe énergétique intense. Un certain nombre de cadres, tels les fusibles d'une installation électrique, en sont alors conduits à « péter les plombs ». Les plus atteints sont ceux que leur sens du travail bien fait ou leur goût de la perfection rendent incapables de supporter un contexte qu'ils ne parviennent plus à contrôler et maîtriser. Soumises à des pressions trop fortes, « malades de l'urgence », certaines personnes dynamiques, fonceuses et motivées, sombrent dans des processus dépressifs. La dépression nerveuse semble alors, sur le plan symbolique, le seul moyen qu'aurait trouvé la nature pour « ralentir » le temps. Parmi les nombreuses modalités d'expression de cette maladie, les dépressions d'« épuisement » apparaissent comme la forme contemporaine la plus répandue et dessinent les contours d'une société à tendance « maniaco-dépressive ».

**Document 3 : Anne-Laure Gannac, « Le jour où j'ai décéléré », <https://www.psychologies.com>, 5 avril 2018.**

*Habitée à vivre vite, notre journaliste a tenté l'expérience et a découvert, à sa grande surprise, les bienfaits de la décélération. Confessions d'une ex-femme pressée.*

Au bureau, ma chef m'appelle Lucky Luke, et ce n'est pas pour mes paires de bottes ou mes gros ceinturons. J'ai toujours tenté de dégainer plus vite que mon ombre, je n'y peux rien, je suis née pressée. Enfant, je voulais être adulte. Comme tous les enfants, bien sûr. Mais un peu plus, sans doute. À 2 ans, je me levais tôt pour préparer mon petit déjeuner seule, raconte-t-on en famille : « Toujours tout fait plus vite, plus tôt que tout le monde. » Qui préférerait s'entendre dire qu'il a toujours tout fait plus lentement, plus tard que les autres ? La vitesse parle de précocité, d'autonomie puis d'efficacité, de rentabilité... Elle soulage les parents, satisfait les employeurs, arrange les amis qui n'ont jamais à attendre aux rendez-vous. Aussi n'est-ce pas sans une pointe de fierté que j'admets être du genre rapide. Pour moi, être en avance, c'est être à l'heure et, être à l'heure, c'est déjà être en retard. « Avez-vous une idée du retard que vous cherchez à rattraper ? » me demande un jour une psychanalyste. « Retard » ne m'évoque rien d'autre que le lapin d'*Alice au pays des merveilles*<sup>19</sup>. Toujours pressé. Évidemment, il a rendez-vous chez la reine : cela vous met plus d'un lapin en état d'urgence. Quant à ce verbe, « rattraper »... Il n'y a guère qu'un écart qu'il me soit impossible de rattraper : les huit années qui me séparent de ma sœur aînée et admirée... Un de ces moments magiques de l'analyse où, soudain, le plafond se fendille et laisse apparaître une évidence. Viennent également sur le tapis de son cabinet mon inquiétude à l'idée de « rater quelque chose », la sensation insupportable de rester sur mes acquis, de voir le monde avancer tandis que je stagnerais, de « prendre racine », consciente qu'il y a là bien des angoisses à apaiser.

**Je ne veux renoncer à rien**

Mais je n'ai pas que cela à faire. Allongée sur ce divan durant quarante-cinq minutes, en pleine journée, ce n'est pas la position que je préfère. Enfant, j'ai vu mes parents constamment debout ou à table. Eux-mêmes

---

<sup>16</sup> Psychologue.

<sup>17</sup> Doués d'une énergie, d'une exaltation vive mais passagère.

<sup>18</sup> Altérer progressivement et irrémédiablement.

<sup>19</sup> Roman de Lewis Carrol (1832-1898).

n'ont jamais vu leurs parents vivre autrement qu'en pleine action. « Il y a toujours quelque chose à faire », répétait ma grand-mère, et « Ne flânent que les bons à rien ». Dotée de cet héritage, je suis en effervescence dans Paris, ce « refuge pour les infirmes du temps présent » (in *L'homme pressé*, de Paul Morand - Gallimard), et dans cette époque, qui a fait de l'urgence un mode de vie. Dans une société qui confond vitesse et précipitation, les plus lents et les moins réactifs sont suspectés de freiner la marche du progrès. « Derrière le mythe de l'urgence, il y a la garantie du dépassement, de l'extrême limite, de l'excellence, de la performance, et pour ainsi dire de l'héroïsme », remarque la sociologue et psychologue Nicole Aubert.

#### Document 4 : Sénèque *De Brevitate vitae*, VII, 5-7, Ier s. avant et après J-C.

Il appartient, croyez-moi, à un grand homme, élevé au-dessus des erreurs humaines, de ne se point laisser dérober la plus petite partie de son temps: car celui-là a joui d'une très longue vie qui a su n'employer qu'à vivre tout le temps de sa durée; il n'en a rien laissé d'oiseux<sup>20</sup> ni de stérile; il n'en a rien mis à la disposition d'un autre; il n'a rien trouvé qui fût digne d'être échangé contre son temps, dont il est le gardien économe: aussi la vie a-t-elle été suffisante pour lui, mais nécessairement doit-elle manquer à ceux qui la laissent gaspiller par tout le monde.

Et ne croyez pas qu'ils soient sans s'apercevoir de ce qu'ils perdent: vous entendrez souvent la plupart de ceux qu'une grande prospérité accable, au milieu de la foule de leurs clients, du conflit des procès, et des autres honorables misères, s'écrier: "Je n'ai pas le temps de vivre!"

Pourquoi donc? Parce que tous ceux qui vous attirent à eux, vous enlèvent à vous-même. Combien de jours ne vous ont pas dérobés cet accusé, ce candidat, cette vieille fatiguée d'enterrer ses héritiers, et cet homme riche, qui fait le malade pour irriter la cupidité<sup>21</sup> des coureurs de successions! et ce puissant ami qui vous recherche, non par amitié, mais par ostentation! Supputez<sup>22</sup> dis-je, un à un et passez en revue tous les jours de votre vie, et vous verrez qu'il n'en est resté pour vous qu'un très petit nombre, et de ceux qui ne valent pas la peine d'en parler.

#### Document 5 : « Sais-tu tout ce que tu manques? ». Campagne de la sécurité routière québécoise, 2015.



<sup>20</sup> Qui ne sert à rien; qui est vain, inutile.

<sup>21</sup> Désir immodéré de gains et de richesses.

<sup>22</sup> Évaluer empiriquement; apprécier les chances, la probabilité de.

## Séance 5 : Choisir la lenteur

- Vincent van Gogh, *La Méridienne* ou *La Sieste*, 1890
- Milan Kundera, *La lenteur*, 1995
- Pierre Sansot, *Du bon usage de la lenteur*, 1998
- David Le Breton, *Marcher - Eloge des chemins de la lenteur*, 2012
- Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, 5<sup>ème</sup> promenade, 1782
- Jean Giono, *L'homme qui plantait des arbres*, 1953
- Sylvain Tesson, *Sur les chemins noirs*, 2016
- François Boucher, *Un Automne pastoral*, 1749
- Ivan Gontcharov, *Oblomov*, 1858-1859
- Georges Perec, *Un homme qui dort*, 1967

**Questions :** 1) Réalisez une carte mentale centrée sur la notion de lenteur. 2) Montrez que la lenteur est un acte de résistance à la vitesse. Vous choisirez deux arguments que vous développerez en deux paragraphes reliés entre eux.



**Document 1 :**  
**Vincent van Gogh,**  
*La Méridienne*  
ou *La Sieste*,  
1890

### **Document 2 : Milan Kundera, *La lenteur*, 1995.**

Pourquoi le plaisir de la lenteur a-t-il disparu ? Ah, où sont-ils, les flâneurs d'antan ? Où sont-ils, ces héros fainéants des chansons populaires, ces vagabonds qui traînent d'un moulin à l'autre et dorment à la belle étoile ? Ont-ils disparu avec les chemins champêtres, avec les prairies et les clairières, avec la nature ? Un proverbe tchèque définit leur douce oisiveté par une métaphore : ils contemplant les fenêtres du bon Dieu. Celui qui contemple les fenêtres du bon Dieu ne s'ennuie pas ; il est heureux. Dans notre monde, l'oisiveté s'est transformée en désœuvrement, ce qui est tout autre chose : le désœuvré est frustré, s'ennuie, est à la recherche constante du mouvement qui lui manque.

**Document 3 : Pierre Sansot<sup>23</sup>, *Du bon usage de la lenteur*, 1998.**

La lenteur n'est pas la marque d'un esprit dépourvu d'agilité ou d'un tempérament flegmatique. Elle peut signifier que chacune de nos actions importe, que nous ne devons pas l'entreprendre à la hâte avec le souci de nous en débarrasser. Mais quoi, une vie n'est-elle pas, dans son immense part, composée de tâches insignifiantes ? Christian Bobin nous avertit au contraire – et si nous lui donnons raison, nous aurons à vivre autrement : « Il faudrait accomplir toutes choses et même et surtout les plus ordinaires, ouvrir une porte, écrire une lettre, tendre une main, avec le plus grand soin et l'attention la plus vive, comme si le sort du monde et le cours des étoiles en dépendaient et d'ailleurs il est vrai que le sort du monde et le cours des étoiles en dépendent. »

**Document 4 : David Le Breton, *Marcher - Eloge des chemins de la lenteur*, 2012.**

Anachronique dans le monde contemporain, qui privilégie la vitesse, l'utilité, le rendement, l'efficacité, la marche est un acte de résistance privilégiant la lenteur, la disponibilité, la conversation, le silence, la curiosité, l'amitié, l'inutile, autant de valeurs résolument opposées aux sensibilités néo-libérales qui conditionnent désormais nos vies. Prendre son temps est une subversion du quotidien, de même la longue plongée dans une intériorité qui paraît un abîme pour nombre de contemporains dans une société du look, de l'apparence, qui n'habitent plus que la surface d'eux-mêmes et en font leur seule profondeur.

**Document 5 : Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, 5<sup>ème</sup> promenade, 1782.**

Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état.

Quel était donc ce bonheur et en quoi consistait sa jouissance ? Je le donnerais à deviner à tous les hommes de ce siècle sur la description de la vie que j'y menais. Le précieux farniente fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, et tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

**Document 6 : Jean Giono, *L'homme qui plantait des arbres*, 1953.**

C'est à ce moment-là que je me souciai de l'âge de cet homme. Il avait visiblement plus de cinquante ans. Cinquante-cinq, me dit-il. Il s'appelait Elzéard Bouffier. Il avait possédé une ferme dans les plaines. Il y avait réalisé sa vie. Il avait perdu son fils unique, puis sa femme. Il s'était retiré dans la solitude où il prenait plaisir à vivre lentement, avec ses brebis et son chien. Il avait jugé que ce pays mourait par manque d'arbres. Il ajouta que, n'ayant pas d'occupations très importantes, il avait résolu de remédier à cet état de choses.

Menant moi-même à ce moment-là, malgré mon jeune âge, une vie solitaire, je savais toucher avec délicatesse aux âmes des solitaires.

---

<sup>23</sup> Anthropologue, philosophe et sociologue.  
Claire BOSCH – Delphine DELANSAY

<p align="center"><b>Document 7 :</b> Sylvain Tesson, <i>Sur les chemins noirs</i>, 2016</p>	<p align="center"><b>Document 8 :</b> François Boucher, <i>Un Automne pastoral</i>, 1749</p>
<p>Avant de jeter mon sac de couchage dans un bosquet de chênes verts je m'allongeai à la lisière et restai une heure à fumer mon tabac hollandais dans une pipe en buis, les jambes lasses. Une cloche battit et la masse de Lure rejoignit la nuit. En cette année du XXIème siècle, cela me semblait bon de pouvoir passer une heure sans rien faire, comme le petit personnage d'un tableau pastoral du XVIIIème siècle.</p>	

**Document 9 : Ivan Gontcharov, *Oblomov*, 1858-1859.**

*(Oblomov vient de recevoir la veille une lettre de l'administrateur de ses domaines, lettre identique à celle des années précédentes, et inquiétante).*

Au reçu de la première lettre, bien des années auparavant, il avait ébauché dans sa tête un plan de divers changements et améliorations à introduire dans la gestion de ses biens. Il se proposait d'y amener différentes innovations économiques, administratives et autres.

L'auteur était loin d'avoir médité toutes les parties de son plan, et pourtant les lettres affligeantes du staroste<sup>24</sup> se répétaient chaque année, et l'obligeaient à une activité d'esprit qui troublait sa quiétude. Oblomov reconnut qu'il était urgent, avant la fin de son œuvre, d'entreprendre quelque chose de décisif.

Aussi, dès qu'il fut réveillé, conçut-il le projet de se lever immédiatement, de se laver la figure et, après avoir pris le thé, de réfléchir profondément, d'étudier plusieurs combinaisons, de les noter et en général de s'occuper sérieusement d'affaires. Pendant une demi-heure il resta encore couché, se tourmentant de cette grande résolution. Ensuite il pensa judicieusement que tout cela pouvait se faire après le thé, que le thé, il pouvait bien, selon son habitude, le prendre au lit, et rester couché pour méditer. Ainsi fit-il.

Quand il eut pris le thé, il se souleva un peu et faillit se lever ; il jeta un coup d'œil sur ses pantoufles, et commença même à descendre un de ses pieds, mais il le retira brusquement.

**Document 10 : Georges Perec, *Un homme qui dort*, 1967.**

Ton réveil, depuis longtemps, marque cinq heures et quart. Il s'est arrêté pendant ton absence, sans doute, et tu as négligé de le remettre en marche. Dans le silence de ta chambre, le temps ne pénètre plus, il est alentour, bain permanent, encore plus présent, obsédant, que les aiguilles d'un réveil que tu pourrais ne pas regarder, et pourtant légèrement tordu, faussé, un peu suspect : le temps passe mais tu ne sais jamais l'heure, le clocher de Saint-Roch ne distingue pas le quart, ni la demie, ni les trois quarts, l'alternance des feux au croisement de la rue Saint-Honoré et de la rue des Pyramides n'intervient pas chaque minute, la goutte d'eau ne tombe pas chaque seconde. Il est dix heures, ou peut-être onze, car comment être sûr que tu as bien entendu, il est tard, il est tôt, le jour naît, la nuit tombe, les bruits ne cessent jamais tout à fait, le temps ne s'arrête jamais totalement, même s'il n'est plus qu'imperceptible : minuscule brèche dans le mur du silence, murmure ralenti, oublié, du goutte à goutte, presque confondu avec les battements de ton cœur.

<sup>24</sup> L'administrateur de ses domaines.

## Séance 6 : Festina lente !

### Supports :

- La Fontaine, « Le Lièvre et la Tortue », *Fables*, VI, 10, 1668.
- Auguste, buste en marbre, début du Ier siècle ap. J.-C, Musée du Louvre.
- LA CROIX L'HEBDO, <https://youtu.be/cH0ME3GVICo>
- Diana Bratu, « Ralentir pour dépasser durablement la "crise du temps" », <https://www.huffingtonpost.fr>
- <http://www.pierre-marna.com/lartisanat-lamour-du-travail-bien-fait/>

### Document 1 : La Fontaine, « Le Lièvre et la Tortue », *Fables*, 1668.

<p>Rien ne sert de courir ; il faut partir à point. Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage. Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point Si tôt que moi ce but. Si tôt ? Êtes-vous sage ?<sup>25</sup> Repartit l'Animal léger<sup>26</sup>. Ma Commère, il vous faut purger Avec quatre grains<sup>27</sup> d'ellébore. Sage ou non, je parie encore. Ainsi fut fait : et de tous deux On mit près du but les enjeux. Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire ; Ni de quel juge l'on convint<sup>28</sup>. Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire ; J'entends de ceux qu'il fait lorsque prêt d'être atteint Il s'éloigne des Chiens, les renvoie aux calendes<sup>29</sup>, Et leur fait arpenter les landes. Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter, Pour dormir, et pour écouter</p>	<p>D'où vient le vent, il laisse la Tortue Aller son train de Sénateur<sup>30</sup>. Elle part, elle s'évertue ; Elle se hâte avec lenteur. Lui cependant méprise une telle victoire ; Tient la gageure<sup>31</sup> à peu de gloire ; Croit qu'il y va de son honneur De partir tard. Il broute, il se repose, Il s'amuse à toute autre chose Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit Que l'autre touchait presque au bout de la carrière<sup>32</sup>, Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit Furent vains : la Tortue arriva la première. Eh bien, lui cria-t-elle, avais-je pas raison<sup>33</sup> ? De quoi vous sert votre vitesse ? Moi l'emporter ! Et que serait-ce Si vous portiez une maison ?</p>
--	---

<sup>25</sup> Êtes-vous sensée

<sup>26</sup> Léger...de cervelle

<sup>27</sup> Le grain est une mesure de poids valant 1/24 de denier, soit 0,053g. L'expression *purger avec l'ellébore* était proverbiale par allusion aux Anciens qui soignaient la folie au moyen de cette plante.

<sup>28</sup> Ces 2 vers font certainement référence au texte ésopeque, dont La Fontaine supprime les détails inutiles.

<sup>29</sup> Aux calendes grecques....

<sup>30</sup> Les sénateurs romains, dont la majesté est proverbiale

<sup>31</sup> Le pari

<sup>32</sup> Au bout de la course

<sup>33</sup> N'avais-je pas

**Document 2 : *Auguste*<sup>34</sup>, buste en marbre, début du Ier siècle ap. J.-C , Musée du Louvre.**



Selon Suétone<sup>35</sup>, *σπεῦδε βραδέως* était un des adages favoris d'Auguste, au point qu'on a souvent considéré que c'était sa devise : « Il pensait que rien ne convenait moins à un chef accompli que la hâte et la témérité. C'est pourquoi, il répétait souvent cet adage : « Hâte-toi lentement ». »

**Document 4 : LA CROIX L'HEBDO, <https://youtu.be/cH0ME3GVICo>**

**Document 5 : Diana Bratu<sup>36</sup>, « Ralentir pour dépasser durablement la "crise du temps" », <https://www.huffingtonpost.fr>**

A l'heure où le monde va de plus en plus vite, la vitesse de réaction, devenue synonyme d'efficacité, apparaît comme l'exigence absolue pour mener de front plusieurs activités à un rythme soutenu et sous pression. On assiste à une véritable "crise du temps" dans notre société occidentale, qui se traduit par une aspiration à avoir plus de temps, et notamment plus de temps libre.

Mais cette crise peut justement trouver sa solution dans une démarche inverse : la lenteur ou la *slow attitude*, affichée de plus en plus couramment comme une alternative à contre-courant de nos modes de vies accélérés.

La notion de lenteur était encore confidentielle il y a seulement quelques années et surtout associée à des connotations négatives, attribut des personnes passives. Aujourd'hui, elle fait écho au sein de la société au besoin de se réappropriier le temps et d'imaginer des modes de vie plus responsables, attentifs à soi et aux autres dans plusieurs domaines de la vie, professionnelle comme personnelle.

**La tendance est à la *slow attitude***

*Cittaslow* (les villes lentes), *Slow Management*, *Slow Money*, *Slow Marketing*, *Slow Made*, *Slow Science*, *Slow Education*, *Slow Art*, *Slow Design*, *Slow Cinema*, *Slow Health*, *Slow Home*, *Slow Fashion* et même... *Slow Fit* : voici quelques-unes de ces mouvances qui séduisent aujourd'hui un grand nombre de personnes à la recherche du temps perdu et de rythmes de vie maîtrisés.

<sup>34</sup> Premier empereur romain, Ier s. avant et après J.-C.

<sup>35</sup> Historien (fin du I<sup>er</sup> et au début du II<sup>e</sup> siècle), auteur des *Vies des douze Césars*.

<sup>36</sup> Enseignant-chercheur en sciences de l'information et de la communication au Groupe ESC Dijon-Bourgogne.

Le *slow movement*, nom générique qui regroupe le plus souvent dans les médias toutes ces tendances, a été popularisé, entre autres, par le journaliste canadien Carl Honoré et son livre à succès international, *Éloge de la lenteur* (2005).

À son origine se situe le mouvement *Slow Food*, né en Italie à la fin des années 80 et dont le fondateur, Carlo Petrini, faisait figure d'illuminé à l'époque, promouvant une philosophie de la lenteur pour lutter contre les effets néfastes du *fast food* et de l'industrie agroalimentaire. C'est pourtant cette même philosophie visionnaire, associée à une démarche responsable pour la défense du goût, qui inspire aujourd'hui toutes ces tendances qui conjuguent le *slow* dans la vie de tous les jours.

Au-delà de l'engagement militant, la lenteur trouve aujourd'hui de plus en plus de place dans les médias et dans l'offre commerciale. Donner du temps au temps, déconnecter, flâner, faire de longs voyages, s'accommoder d'un esprit fainéant, rester actif en optimisant son temps, changer de rythme, apprendre à dire non, partager des moments de convivialité, réapprendre à apprécier le quotidien, faire appel aux médecines douces, se préserver tout en restant dans la course : le *slow* est un concept qui s'adapte à tout.[...]

#### **Le chantier de la lenteur**

[...] Il s'agit plutôt d'un phénomène avec des ancrages profonds au niveau de la société et de notre culture. Relayé par une multitude d'acteurs, artistes, philosophes, penseurs

contemporains ou journalistes, il traduit le besoin de changer de perspective, de manière d'envisager le rapport au temps et aux choses.

Un phénomène qui entraîne de nouveaux modes d'être et de faire, plus créatifs, plus lents et durables, qui permettent de retrouver de nouvelles ressources en soi et dans la relation avec les autres. Un mode de vie réfléchi et assumé, une sagesse qui incite à vivre dans la modération et à éprouver du plaisir à respecter les choses, au-delà de l'hyperactivité et de la frénésie actuelle.

**Document 6** : <http://www.pierre-marna.com/lartisanat-lamour-du-travail-bien-fait/>



**Débat** : Êtes-vous lièvre ou tortue ?

Choisissez une position et préparez votre argumentation pour un débat en classe.

## **Séance 7 : élaborer en groupe un dossier de synthèse au choix**

Elaborer un dossier de synthèse de trois ou quatre documents autour de la paresse qui permette d'exploiter le plan analytique.

Votre dossier comportera :

- Un ou deux textes d'idées, dont le texte pivot.
- Un extrait d'un texte littéraire.
- Une image.

Elaborer un dossier de synthèse de trois ou quatre documents autour de l'oisiveté qui permette d'exploiter le plan analytique.

Votre dossier comportera :

- Un ou deux textes d'idées, dont le texte pivot.
- Un extrait d'un texte littéraire.
- Une image.

Elaborer un dossier de synthèse de trois ou quatre documents autour de l'ennui qui permette d'exploiter le plan analytique.

Votre dossier comportera :

- Un ou deux textes d'idées, dont le texte pivot.
- Un extrait d'un texte littéraire.
- Une image.